

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/
Couverture de couleur

Coloured pages/
Pages de couleur

Covers damaged/
Couverture endommagée

Pages damaged/
Pages endommagées

Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées

Cover title missing/
Le titre de couverture manque

Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur

Pages detached/
Pages détachées

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Showthrough/
Transparence

Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur

Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression

Bound with other material/
Relié avec d'autres documents

Continuous pagination/
Pagination continue

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Includes index(es)/
Comprend un (des) index

Title on header taken from:/
Le titre de l'en-tête provient:

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Title page of issue/
Page de titre de la livraison

Caption of issue/
Titre de départ de la livraison

Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

Additional comments:/
Commentaires supplémentaires:

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	14X	18X	22X	26X	30X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
12X	16X	20X	24X	28X	32X

VIIIe ANNEE

1892



1er DECEMBRE

No. 12

REVUE DU TIERS-ORDRE

ET DE LA

TERRE - SAINTE

S. FRANÇOIS D'ASSISE.

XXIV

LES FRÈRES S'INSTALLENT À SAINTE MARIE DE LA
PORTIONCULE

“ Bientôt les frères durent se séparer de leur chère cabane de *Rivo Torto*. Voici à quelle occasion : un paysan passait un jour par là suivi d'un âne ; l'idée lui vint de profiter du gîte lui aussi avec sa bête, sans s'inquiéter des frères qui s'y trouvaient rassemblés. Pour bien montrer aux frères qu'il n'admettait pas leurs observations, il y poussa son âne en lui disant tout haut : “ Entre toujours, nous ferons bon ménage ici ! ” A ces paroles, le saint ne douta pas que l'homme ne vint se fixer là pour toujours et même agrandir la maison. Il s'en émut au dedans, d'autant plus que cette bruyante invasion d'un paysan et d'un âne dérangeait étrangement une communauté plongée dans le silence et l'oraison. L'homme de Dieu s'avisa donc et dit : “ En vérité, mes frères, le Bon Dieu ne nous a pas appelés à préparer l'hospitalité aux ânes, et à rester en rapport avec les hommes ; ce dont il nous a chargés, c'est de prêcher au monde la voie du ciel et de lui donner des instructions pour son salut, or pour cela, il nous faut avant tout l'action de grâces et l'oraison.”

Cela dit, on abandonna, bien qu'à regret, une chaumière d'ailleurs réservée aux lépreux abandonnés. On reprit de nouveau l'humble séjour occupé avant le voyage de Rome, à Sainte Marie de la Portioncule." (II Célano 16 ; 3 Comp. 13.)

Ce séjour ne pouvait être lui-même, que provisoire, car la Portioncule restait toujours la propriété des moines du mont Subasio. Et pourtant, il fallait à la jeune famille religieuse une demeure fixe, et, d'autre part, on ne pouvait plus longtemps se passer d'une petite chapelle, pour y prier et assister à la sainte messe. Le saint Père n'osait pas demander ce sanctuaire de la Portioncule. Dans son humilité, il s'en alla trouver l'évêque d'Assise et le supplia de les mettre lui et les siens dans quelque pauvre maison avec une petite chapelle. De chapelle, le bon évêque n'en avait point de disponible, à son grand regret. S. François dut donc s'enhardir, et il demanda la même chose à l'abbé bénédictin du mont Subasio. Aussitôt l'abbé consentit à sa demande, et lui concéda toute la Portioncule, c'est-à-dire la chapelle de Notre-Dame des Anges, les logements adjacents et le petit terrain qui l'entourait. " Nous vous concédons, bon frère, ce que vous demandez, mais nous voulons que la Portioncule soit toujours chef et mère de votre ordre : *Caput et mater omnium vestrum.*" (1) C'était en l'année 1210.

S. François était au comble de la joie. Bien vite, il se rendit chez le prêtre Mozzangoli d'Assise, chapelain de la Portioncule. La délicatesse de S. François était aussi exquise dans le religieux que dans le " roi de la jeunesse " d'autrefois. Il annonça donc au prêtre la faveur que les bénédictins venaient d'accorder à sa petite communauté, et le supplia de vouloir bien y consentir. Une pareille nouvelle eût pu exciter de la jalousie dans une âme moins sacerdotale : mais le bon prêtre n'y trouva qu'un sujet de joie. Il se réjouit que la bienheureuse Vierge Marie allait être honorée désormais par un chœur de pieux et fidèles serviteurs qui chanteraient sans cesse ses louanges avec celles de son divin Fils. Il se réjouit aussi pour les bons frères, de les voir héritiers " de la sainte maison de Dieu, si chère à Marie, si fréquentée par les anges et tant favorisée par les concerts célestes."

Mozzangoli embrassa le serviteur de Dieu et félicita les

(1) En acceptant de grand cœur cette condition, S. François fit aussi la sienne, celle d'un pauvre qui ne voulait rien posséder en propre. Il voulut se constituer le tributaire des bons religieux du mont Subasio. Le gage de cette vassalité volontaire est un petit panier de poissons que les religieux de la Portioncule portent, aujourd'hui encore, tous les ans à ceux du mont Subasio.

frères, puis il fit venir sur le champ un laboureur qui demeurait dans le voisinage de la Portioncule. Sur son ordre, le paysan répéta modestement devant a pieuse compagnie, ce qu'il avait déjà raconté en plusieurs autres circonstances. Souvent pendant la nuit, il avait entendu une mélodie divine sortir de la chapelle et une brillante lumière l'avait frappé resplendissant à travers les fenêtres de la Portioncule. (Wadding)

En action de grâces, S. François résolut de passer la nuit dans la chapelle même. Or, à minuit, comme il était en prière, le sanctuaire béni fut soudain illuminé d'une éclatante lumière. Au-dessus de l'autel apparurent Jésus et Marie avec une multitude d'esprits célestes. Le divin Sauveur et sa mère contemplaient leur serviteur avec bonté. Celui-ci encouragé par tant de bienveillance, après avoir adoré Jésus et salué Marie, osa leur dire : " Très saint Seigneur, Roi des cieux et Rédempteur du monde, et vous, Reine des chœurs célestes, d'où vous vient une telle condescendance et affection pour ce lieu, que vous daigniez descendre du haut des cieux sur cet humble autel ? " Jésus dit : " Je suis venu avec ma mère pour vous fiancer, toi et les tiens à ce lieu de bénédiction et à ce sanctuaire bien-aimé."

Après quelques autres révélations, l'apparition disparut, mais longtemps encore le saint resta comme ravi en extase.

C'était donc là un lieu privilégié ; plus que jamais, le Bienheureux devait l'aimer entre tous. Quatre ermites de Jérusalem l'avaient bâti dans la plus haute antiquité, en l'honneur de la Reine des anges. La mère de S. François y avait obtenu son fils : ce fils, plus tard, avait relevé l'édifice sacré de ses ruines. C'est là qu'une parole de l'Évangile avait donné à François la lumière sur sa vocation, là que Jésus lui avait fait fonder un ordre nouveau, là que la première règle s'en était écrite sous l'inspiration divine, là que Dieu lui avait manifesté l'avenir de sa famille religieuse. Oh ! comme cet endroit devait être cher désormais au Père et à tout enfant de la famille séraphique !

" Le matin venu, S. François dit à ses frères, dans un transport de joie et d'allégresse : " Véritablement, c'est ici un lieu saint, qui devrait être habité plutôt par des anges que par des hommes. Tant que je le pourrai, je n'en sortirai pas ; il sera pour moi et les miens un monument éternel de la bonté divine." Il leur apprit ce qu'il savait par révélation, que la B. Vierge Marie aimait ce sanctuaire d'une affection spéciale entre toutes les églises élevées en son honneur dans le monde entier. Puis il leur avoua que ses prédilections les plus tendres étaient pour la Portioncule entre tous les autres

lieux de l'univers. Il voulait que l'humilité des religieux, leur pauvreté, leur silence, leur régularité et leur amour du travail fussent pratiqués là d'une façon exceptionnelle par respect pour ce lieu. Aussi ne permit-il d'y aller qu'aux frères d'élite, choisis dans tout le monde pour leur singulière piété et leur perfection. Et il eut soin d'exclure soigneusement de cet endroit les personnes séculières, de peur que leur présence ne diminuât insensiblement dans l'âme des religieux l'esprit d'oraison et la ferveur exigés pour habiter un lieu si vénérable. Et pour que ces dispositions fussent observées, (1) il recommanda instamment au ministre général cette église comme un endroit précieux entre tous." (II Cél., 12 ; 3 Comp.)

" Fidèles aux avis de leur Père, les heureux habitants de la Portioncule étaient d'une rigidité extrême à observer les moindres points de la discipline monastique. On n'y entendait aucune parole inutile, encore moins des racontages. Que si parfois l'un d'eux se trouvait coupable en cela, une bonne pénitence lui ôtait l'envie de recommencer une autre fois. Les jours et les nuits étaient remplies pour eux par la louange de Dieu. Stimulés par ce qu'on leur avait raconté des concerts angéliques en cette église, ils s'exhalaient eux-mêmes parfums embaumés d'une vie toute angélique. En sorte que l'antique tradition se vérifiait toujours : vraiment c'était bien là le sanctuaire de sainte Marie des Anges." (II Célano, c. XII.)

" Or c'était Dieu lui-même qui avait fait toutes ces choses, lui qui avait conduit en ce bercail le pasteur et le petit troupeau, lui qui avait porté l'abbé du mont Subasio à faire cette donation, lui qui avait stipulé cette condition de contrat : "*Que la Portioncule soit la capitale, la mère de votre ordre*" Portioncule (petite part) était un nom prédestiné pour un ordre de pauvres de Jésus-Christ. Et puis il convenait que cet endroit, qui par les mérites et le secours de la Très Sainte Mère de Dieu, avait abrité les commencements de l'ordre nouveau, fut aussi par la même protection le théâtre de ses accroissements." (S. Bonav. Cél.)

(A suivre.)

FR. EPIHEM, M. Obs.

(1) Elles l'ont été jusqu'à nos jours. Le pape Benoit XIII exprime ainsi les sentiments de toute la famille franciscaine, Bulle *Qui pacem loquitur* : " La Basilique de la B. Vierge Marie de la Portioncule près d'Assise, où le séraphique Patriarche a commencé son Institut, doit être reconnue par tous les Frères Mineurs, comme mère de l'Ordre même : comme aussi la Basilique d'Assise, à cause du corps du saint Fondateur." .



JE SUIS L'IMMACULEE CONCEPTION

LE MIRACLE DE L'ASSOMPTION

XX

En quittant l'autel avec le célébrant pour rentrer à la sacristie, l'abbé Antoine aperçoit l'abbé de Musy agenouillé et immobile, la tête dans ses mains. Il ressent à ce spectacle une violente commotion. Mais telle est, même au fond du cœur des plus croyants, la tendance au doute, que la crainte domine la foi. " Il aura fait quelque prodigieux effort, pense-t-il. . . . mon Dieu ! mon Dieu ! Il va s'affaïsser, il va tomber ! "

Et sous l'impression de cette crainte, il accourt aussitôt. Se plaçant à son côté, il se tient prêt à le soutenir, dès qu'il le verra chanceler. Un temps relativement long s'écoule ainsi. . . . Enfin M. l'abbé de Musy fait un mouvement et se lève. . . .

Bouleversé et tremblant, l'ami fidèle avance précipitamment la chaise de malade pour que le paralytique puisse s'asseoir.

Mais le paralytique fait un geste de refus et répond :

— La Sainte Vierge vient de me guérir.

Puis, d'un pas calme et ferme, il se dirige vers la porte de sortie. L'abbé Antoine était sans parole, et son pas à lui n'était ni calme ni ferme. Jamais de sa vie il n'avait connu son bienfaiteur autrement qu'infirme. La sueur de l'épouvante mouillait son front. Il suivait M. de Musy. Dans son trouble et comme si toute cette illusion allait sans doute s'évanouir brusquement, il emportait à tout hasard le fauteuil roulant.

Assis sur le siège de sa voiture, le cocher attendait. En apercevant l'abbé Antoine, il descend pour l'aider à transporter son compagnon. Mais, étonné de le voir avec ce fauteuil dans les bras :

— Où est votre infirme ? demande-t-il.

— Me voici, répond le prêtre de majestueuse et imposante stature, qui était arrivé en même temps que l'abbé Antoine à la portière du landau. La Sainte Vierge m'a guéri. La voiture m'est inutile. Nous irons à pied à la grotte.

Le cocher stupéfait tourne les yeux vers celui qui lui parle et reconnaît dans cet homme plein de vie, de force et de santé, l'inerte paralytique de tout à l'heure. Il se croit l'objet d'un rêve. Tout son articulé expire sur ses lèvres. Son regard rencontre celui de l'abbé Antoine, et leurs troubles se comprennent. Il prend la chaise et la met dans sa voiture.

Au seuil de la plate-forme, les deux prêtres s'embrassent en pleurant.

— Mon père, mon père ! vous êtes guéri ! . . .

— Je le crois, mon fils, répond l'abbé de Musy.

Ces seuls mots furent échangés. Il est dans le cœur des émotions qui ne peuvent s'exprimer de l'homme à l'homme que par les larmes, et de l'homme à Dieu que par la prière. Donc ils prient et descendent le long de la route, en récitant le chapelet : *Ave Maria, gratia plena . . .*

XXI

Les voici à la Grotte. Il est environ neuf heures. La foule se presse devant les Roches bénies ; des vieillards, des jeunes gens, des femmes, des croyants de tout âge, dans le silence de l'oraison individuelle et l'immobilité du recueillement. Les uns sont prosternés ; d'autres boivent à la source miraculeuse. Ceux-ci égrènent le rosaire ou lisent un livre d'heures ; ceux-là plus près du Gave, devisent à voix basse. A l'arrière plan, un homme de haute taille et aux traits accentués se tient debout et, dominant toutes les têtes courbées, contemple, avec le mélancolique sourire de l'incrédulité douloureuse, ces multitudes agenouillées devant le vide et en adoration devant le néant.

Tel est le spectacle qui frappe les yeux de nos amis. Ils traversent la foule, laquelle ne fait point attention à ces deux prêtres qui passent, et ils pénètrent dans la grotte, où M. de Musy se met à genoux sur une des rares chaises qui s'y trouvent habituellement.

Mais tout-à-coup, un chuchotement qui se multiplie, un murmure grandissant, une rumeur profonde, un trouble, une clameur agitée, succèdent à la calme prière et au silence de ces masses humaines. Dans l'un des ecclésiastiques qui viennent d'entrer dans la grotte, quelques-uns ont cru reconnaître le prêtre infirme, que, depuis une semaine, on remarquait misérablement assis et gisant sur sa chaise roulante, poussée par une main amie.

Tout le monde se dresse pour voir. La multitude frémissante se porte en avant. Effrayé, le Frère gardien de la grotte ferme à double tour la grille de fer.

Mille cris se croisent et s'entre-croisent :

— Est-ce lui ?

— Est-il guéri ?

— Quel était son mal ?

— Où donc est-il ?

— C'est un miracle !

— Ce n'est pas possible !

— Vive Marie !

— C'est un autre prêtre !

Mais soudain, comme sous un commandement souverain, tout ce tumulte s'apaise et il se fait subitement un prestigieux silence. Derrière la grille de la grotte, l'homme guéri s'est levé. Il a tourné vers ces multitudes son noble visage, tout illuminé du reflet du miracle, et il a fait signe qu'il va parler.

— Oui, mes chers frères, c'est moi-même. C'est moi que, depuis

mon arrivée, vous avez vu ici, le corps paralysé, les yeux perdus. Je suis un prêtre du diocèse d'Autun. Il y a vingt ans que je ne pouvais lire. Il y a onze ans que j'étais totalement paralysé et que j'ai cessé de pouvoir monter à l'autel célébrer l'unique messe que je savais par cœur. Notre-Dame de Lourdes m'a tout rendu ! . . . Ah ! que ce grand miracle améliore les bons et convertisse les pécheurs . . . Aidez-moi à remercier Dieu et à obtenir la grâce d'être un bon prêtre.

Le chant du *Magnificat* retentit. Tout ce peuple glorifie le Seigneur.

On a entendu le récit : on veut constater le miracle.

— Marchez ! marchez ! s'écrie-t-on dans la foule.

Et le paralytique se met à marcher.

— Lisez, lisez !

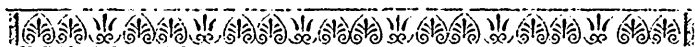
Et l'on place sous ses yeux un petit volume imprimé en caractère très fin . . . Celui qui, depuis vingt ans, ne pouvait pas même distinguer les grosses lettres du Missel, lit aussitôt couramment sans nulle hésitation.

— Votre signature ! votre signature ! . . . Sur ce livre ! . . . Sur cette gravure ! . . . Sur ce papier !

Et des centaines de mains, passant à travers la grille, présentent à l'abbé de Musy des Paroissiens, des Imitations, des images de piété, des cartes de visite . . . D'une écriture ferme et nette, il trace au crayon d'innombrables signatures sur ces innombrables feuillets qui lui arrivent de tous côtés.

(*A suivre.*)

H. LASSERRÉ.



CONNAITRE DIEU ET JESUS-CHRIST

VOILA LA VIE ETERNELLE.

XVI

— Or, c'est justement pour guérir la folie des hommes que la sagesse divine s'est incarnée. Je n'ai pas besoin de te dire quand et comment.

— Je sais en effet que Jésus-Christ, qui est la sagesse éternelle, est né de la Vierge Marie le jour de Noël, à Bethléem en Judée ; mais ce que je ne puis savoir, c'est que par là, il ait guéri la folie des hommes.

— Oh ! mon fils, c'est que, pour s'expliquer la guérison, il faut comprendre combien le Médecin a su approprier le remède à la maladie. Oublie pour un instant la manière dont l'Enfant de Bethléem est venu sur la terre. Je suppose que les anges de Noël te soient apparus et qu'ils aient dit ceci : " Enfant, hâte-toi d'aller adorer ton Dieu. Il vient de descendre sur la terre, nous ne te dirons pas où il est, à toi de le chercher et de le découvrir." Dis le moi, comment te serais-tu mis en recherche ?

— Je vous avoue, mon Père, que je me serais trouvé fort embarrassé. Mais enfin je ne serais dit ceci : Un Dieu descendu sur la terre ! Ce doit être un événement bien extraordinaire pour le pays qui le possède. Il doit y avoir des prodiges merveilleux et des peuples entiers pour aller le voir. Tout cela ne se fait pas sans qu'on en parle au loin. J'aurais donc commencé par m'informer si de pareils bruits existaient.

— Ce n'est déjà pas si mal trouvé, mais supposons que personne n'ait pu te renseigner, où donc aurais-tu été chercher le Dieu descendu sur la terre ?

— Alors, mon Père, je me serais mis en route, vers les villes les plus célèbres du monde. Arrive là, je me serais dirigé vers les plus riches palais, vers les cours les plus brillantes. Car j'aurais pensé que le monde ne pourrait jamais avoir trop d'appareil, trop de gloire et trop de fêtes pour recevoir son Dieu.

— Mais parmi tant de princes magnifiques, lequel aurais-tu reconnu pour le Dieu ici-bas ?

— Ici encore, il m'aurait fallu bien réfléchir. Voici ce que j'aurais à peu près pensé. Tous les hommes ont à souffrir malgré eux en ce monde, c'est une preuve qu'ils sont hommes. S'ils étaient dieux ils seraient à l'abri de la souffrance parce qu'ils pourraient s'en défendre et conserver leur bonheur parfait. Si donc je trouve ici-bas quelqu'un qui échappe entièrement à la souffrance, je verrai là une preuve que c'est le Dieu venu parmi nous. D'après cela, je n'aurai qu'à chercher où est ici-bas le Prince le plus à l'abri des humiliations, de la défaite, de la pauvreté et des maladies, car il est tout naturel que Dieu ait, pour le moins, autant que nous, l'horreur de la souffrance et l'amour de la gloire, des plaisirs et des richesses.

— Hélas ! mon fils, un tel raisonnement n'est que trop naturel en effet. Voilà bien, prise sur le fait, la folie de notre nature déchuë, cette folie qui nous empêche de connaître Dieu et d'arriver à la vraie félicité. Les juifs l'ont eue cette folie, et leurs prophéties ne leur ont servi de rien ; ils en sont encore à rêver un Messie glorieux, puissant et riche en ce monde. Voilà pourtant dix-huit siècles qu'il est venu, le Messie, comme un soleil parmi les ténèbres, mais les ténèbres ne l'ont pas compris, et c'est des juifs qu'il est écrit : " Ils tatonnent comme des aveugles en plein midi."

— Il faut avouer vraiment qu'en raisonnant comme j'ai fait, j'étais loin de l'Enfant de Bethléem.

En effet, si nous ouvrons l'Evangile, le signalement donné par les Anges aux bergers nous apparaît bien différent du tien. Au lieu d'une grande ville, une humble bourgade ; au lieu d'un palais doré, une étable ; au lieu d'un berceau royal, une crèche, des langes et un peu de foin ; au lieu d'une cour brillante, un homme et une femme en prière à côté de deux animaux ; au lieu d'un prince magnifique, un petit Enfant qui ne sait que pleurer.

— Si nous y songions, mon Père, voilà bien de quoi condamner nos folles idées de gloire et de bonheur en ce monde !

—Voilà surtout de quoi guérir notre folie. La sagesse de Dieu a fait des folies aux yeux du monde, la folie de la crèche, la folie de la croix, mais ce sont ces folies qui doivent guérir les nôtres.

— Et comment la guérison pourra-t-elle se faire dans notre esprit ?

—Elle se fera si nous avouons franchement que Dieu sait mieux que nous en quoi consistent la vraie gloire, le vrai bonheur, la vraie richesse ; si nous laissons transformer nos idées par les siennes, et surtout si nous agissons d'après sa manière de voir. Laissons donc le *Petit Jésus* nous faire l'école.

—Ah ! nous ne trouverons jamais un Maître si savant et en même temps si aimable !

—Il est en effet la sagesse éternelle. Or, à Bethléem, il se montre dans l'humiliation, presque l'anéantissement, et pourtant c'est un Dieu de gloire. Que devons-nous conclure au sujet des honneurs de ce monde ?

—Puisque l'Enfant Jésus est un Dieu glorieux quand même, bien que privé de tout ce qu'on ambitionne ici-bas, il faut bien dire que la vraie gloire n'est pas dans les honneurs de ce monde. Nous la mettons là où elle n'est pas.

—Il faut conclure aussi que nous mettons la honte là où elle n'est pas. Nous avons tort, si nous avons peur des humiliations de ce monde. Ce qui ne déshonore pas un Dieu, ne peut déshonorer un homme.

—Mon Père, ma folie serait bien incurable, si après cela j'étais toujours aussi orgueilleux et aussi susceptible.

— Notre cerveau a d'autres maladies encore. Nous avons aussi la folie des faux plaisirs, de la fausse richesse, de l'horreur des souffrances. La jouissance d'ici-bas, même celle qui s'achète avec notre honneur et notre conscience : voilà ce que nous prenons pour le bonheur. La richesse, nous la mettons dans l'or, l'argent, les biens périssables de ce monde. Nous appelons malheur ce qui nous fait souffrir ici-bas. Pouvons-nous encore penser de même, lorsque nous voyons l'Enfant Dieu né dans la douleur, couché sur un peu de foin, couvert de misérables langes, condamné à endurer le froid piquant de la plus rigoureuse saison.

— Bon Père, faites-moi souvenir toujours des leçons du *Petit Jésus* et je vous promets que jamais plus je ne rechercherai mon plaisir et mes aises et que je ne repousserai plus la souffrance. Mais je suis si oublieux !

—Nous le sommes tous, mon fils, surtout pour mettre l'Evangile en pratique. Allons nous mettre à genoux devant la crèche, et ensemble, faisons à l'Enfant pauvre, humilié et souffrant, une petite prière :

“ O Jésus, vous êtes la sagesse éternelle, faites donc que nous n'oublions plus en quoi consistent la vraie gloire, le vrai bonheur, la vraie richesse ; dissipez nos illusions et apprenez-nous à n'avoir peur que du péché, le seul malheur à redouter en cette vie. Ainsi soit-il.

(*A suivre.*)

FR. MARIE, M. Obs.



ENFANTS MARTYRS.



Saint François, qui avait inauguré de gracieuses fêtes champêtres pour mieux célébrer la naissance du Dieu enfant, devait aussi fournir à ce nouveau-né une couronne d'enfants innocents choisis dans son ordre, et empoûtrés à la fleur de l'âge, de leur sang versé pour le Sauveur. Le mois de décembre avec ses fêtes pleines de charmes nous ramène l'anniversaire du martyr de quelques-uns de ces jeunes frères. Coïncidence providentielle des souffrances de ces âmes jeunes et innocentes avec la Conception Immaculée de la Reine des martyrs ; avec la naissance terrestre de Celui qui se plaît au milieu des lis ; avec la naissance au ciel du premier martyr, S. Etienne ; qui était jeune lui aussi, parce qu'il fut vierge : avec la fête enfin des prémices des martyrs, les saints Innocents. Les noms de ces jeunes héros sont Louis Barki, Antoine et Thomas Kosaki : tous trois enfants de chœur chez les Franciscains du Japon et revêtus de l'habit de S. François. Leurs souffrances commencées avec leur emprisonnement le jour de l'Immaculée Conception devaient se terminer trois jours après l'anniversaire de la Présentation de l'Enfant Dieu comme victime à son Père.

I

C'est le jour de l'Immaculée Conception, 8 décembre 1596. La petite église des Franciscains de Méaco retentit des pas des hommes armés qui approchent : le Père Pierre-Baptiste, supérieur, vient de finir sa messe ; Louis, son enfant de chœur, est à genoux près de lui ; le prêtre se tourne vers les assistants et les invite à se préparer à l'épreuve qui les menace. Le bruit des pas va toujours se rapprochant : la porte de la chapelle est enfoncée et le chef de la troupe armée poste ses soldats à l'extérieur, pendant qu'il entre lui-même et déclare aux religieux qu'ils sont prisonniers. Il se met en devoir de prononcer les noms de ceux qui sont présents.

Le Père Pierre-Baptiste et le Père François sont les seuls prêtres ; avec eux se trouvent les Frères Philippe de Jésus, François et Gonzalve et quelques Japonais appartenant au Tiers-Ordre, ainsi que Louis Barki, âgé de onze ans, l'enfant de chœur qui venait de servir la messe au Père Pierre-Baptiste.

Quand les noms des hommes sont inscrits, l'officier dépose sa liste, le petit Louis demande aussitôt : " Pourquoi n'avez-vous pas inscrits aussi mon nom ? Je suis chrétien."

L'officier lui répond : " Mon enfant, c'est une affaire très sérieuse et tu es trop jeune pour comprendre cela."

" Nullement ; je ne suis pas trop jeune pour comprendre. Je vois bien que l'empereur veut tuer les Pères et moi je veux mourir avec eux."

" Ah ! bah ! cela veut dire tu ne peux comprendre ce que cela veut dire, tu es trop jeune," et il se tourne comme pour quitter l'église.

Louis voit la précieuse palme du martyr lui échapper, son jeune cœur se brise de douleur à cette pensée : il se jette à genoux devant l'officier et d'une voix entrecoupée de sanglots il le supplie d'inscrire son nom. " Très-bien, petit insensé, voilà ton nom inscrit " lui fut-il répondu.

Louis est content, il ne sera pas séparé des Pères et il donnera courageusement sa jeune vie pour Jésus Christ.

Louis Ibarki, ce courageux petit enfant de chœur, était né à Oaris, au Japon. Les oncles, Paul et Léon étaient chrétiens et membres du Tiers-Ordre de S. François, Léon avait été bonze, c'est-à-dire prêtre des idoles, et ennemi acharné des chrétiens. Après sa conversion il devint un aide très dévoué des missionnaires. Le petit Louis, marchant sur les traces de son oncle, fut instruit et baptisé et obtint la permission de vivre chez les Pères Franciscains de Méako, où il apprit à servir la messe et où il enseignait le catéchisme aux autres enfants.

II

L'empereur du Japon, Taïcosama, avait d'abord favorisé le christianisme ; il se déclara ensuite contre lui. L'arrestation des Franciscains de Méako était la première mesure qu'il essayait dans une guerre à mort au nom chrétien. Cette arrestation ne fut pas une surprise. Les Religieux avaient eu connaissance d'un décret lancé par l'empereur, la veille de la fête et ils avaient passé la nuit à se préparer à la mort. Tous se confessèrent et reçurent la sainte communion à la messe du Père Pierre-Baptiste.

Cinq tertiaires Japonais arrêtés dans l'église furent enchaînés par les soldats et conduits en prison. Louis fut mis en état d'arrestation avec les Religieux dans le couvent.

Le même jour et à la même heure, les mêmes scènes se produisaient dans le couvent des Franciscains d'Osaka ; les soldats arrêterent le Père Martin, un médecin et deux enfants, Antoine, âgé de treize ans et Thomas Kosaki, âgé de quinze, tous deux tertiaires enfants de chœur et catéchistes chez les Franciscains d'Osaka.

Cinq jours après leur arrestation les généreux confesseurs apprirent la destinée qui leur était réservée : ils devaient avoir les oreilles et le nez coupés, puis ils seraient crucifiés.

Sur la fin du mois de décembre les prisonniers d'Osaka furent amenés à Méako et réunis à leurs frères.

Le 30 décembre, pendant que l'on chante l'hymne des vêpres à l'église de Méaco, les soldats arrivent de nouveau. Les confesseurs comprennent que l'heure du sacrifice approche et tous chantent avec allégresse le *Tu Deum* qu'entonna le Père Pierre-Baptiste. Trois jeunes enfants unissent leurs joyeuses notes aux voix plus graves de leurs aînés, pendant que les soldats les saisissent et leur attachent les mains derrière le dos. Après quoi on les jette dans une obscure prison au milieu des plus vils malfaiteurs.

Le 3 Janvier, les prisonniers furent conduits sur la place de Méako, où on leur coupa une partie de l'oreille gauche : puis on les promena sur les chars à travers les rues de la ville. Partout les chrétiens et les infidèles se pressaient en foule sur leur passage, et partout éclataient des témoignages de sympathie et d'admiration. La foule ne peut contenir son émotion au spectacle des trois jeunes enfants qui, les mains liées derrière le dos et le visage resplendissant d'une joie céleste, alternent entre la récitation de l'oraison Dominicale et le chant de la Salutation Angélique.

Le lendemain, la sainte phalange était dirigée sur Nangasaki, où devait se consommer le sacrifice.

III

Au sortir de la ville, il se passa un incident qui mérite d'être rapporté. Maxime Tahia, enfant de dix ans, était le camarade inséparable de Louis, et, comme lui, enfant de chœur. Quand Louis fut arrêté, Maxime était sérieusement malade au couvent : il fut ensuite transporté à la maison paternelle où il reprit des forces. On eut soin de lui cacher le départ des martyrs pour Nangasaki, mais le jour même du départ, sa sœur entra dans sa chambre, les larmes aux yeux. Elle l'interrogea et apprit que les martyrs étaient partis. Il se lève aussitôt, s'habille à la hâte, saisit un petit crucifix et court à la recherche. Les ayant aperçus, il crie : " Pères, Pères ! pourquoi m'avez vous laissé ? Thomas, Antoine, Gabriel ? je suis Maxime votre camarade, et vous ne m'avez rien dit de cela. Je veux aller mourir avec vous. " Et apercevant sur le dernier chariot, le petit Louis qui récitait l'Oraison Dominicale avec ses deux jeunes compagnons, il continue à crier : " Louis, mon cher Louis, comment es-tu parti sans m'avertir ? Oh ! tu as oublié la promesse que nous avions faite de mourir ensemble pour Jésus-Christ. "

Inutile de dire ici la profonde émotion de la multitude à la vue d'un si sublime spectacle, surtout lorsque l'enfant ayant aperçu son père parmi les martyrs, se mit à crier : " Mon père, mon père, prenez-moi avec vous sur le chariot, je suis chrétien, moi aussi, je suis votre fils. "

Les martyrs touchés jusqu'au cœur, auraient voulu exaucer ses vœux mais leurs mains étaient enchaînées. L'enfant supplie les soldats de le prendre, mais ils s'y refusent. Il s'approche alors du Père Pierre-Baptiste : " Eh quoi ! lui dit-il, ne vous ai-je pas

servi, moi aussi, avec les autres enfants? N'est-ce pas vous-même qui m'avez donné pour compagnon à Louis? Pourquoi donc maintenant me rejeter, lorsque vous lui accordez, à lui, aussi petit que moi, de pouvoir donner sa vie pour Jésus Christ ?”

Pauvre enfant ! Cependant pour ne pas prolonger davantage cette scène de désolation, les soldats saisissent Maxime, l'enlèvent et le portent au loin ; mais c'est en vain, l'héroïque enfant traverse de nouveau la foule, se rapproche de son père et le supplie d'intercéder lui-même en sa faveur auprès du juge. Irrité d'une telle constance, un soldat assène un coup violent du pommeau de son épée sur la tête du petit enfant qu'il renverse évanoui et baigné dans son sang. . . . Un cri de malédiction s'élève du milieu de la multitude, et les Martyrs de faire entendre de douloureux gémissements. Contraints à poursuivre le chemin qui les mène à leur Calvaire, ils ne peuvent que jeter un dernier regard, à travers leurs larmes, sur le fils agonisant de S. Cosme Takia. Mais voilà que soudain Maxime revient à lui un instant, il recueille ce qui lui reste de forces, se relève pour contempler une dernière fois la sainte phalange des Martyrs, quand ses yeux rencontrent les yeux de son père. Tendrant alors vers lui ses petites mains suppliantes, il lui dit d'une voix mourante : “ Mon père ! mon père ! . . . ” Puis il retombe comme une fleur déracinée par la tempête. . . . On vit alors une femme relever l'enfant avec une émotion indicible, l'embrasser tendrement, le presser sur son sein, et l'emporter vers Méaco : c'était sa mère, c'était la digne épouse du saint martyr Cosme Takia. Semblable à la femme forte dont parle la sainte Écriture, elle était accourue, en compagnie d'autres ferventes chrétiennes, parentes des condamnés, pour suivre son époux jusqu'au lieu du martyre. Rentrée dans sa demeure, elle se prosterne devant le lit de son fils mourant et, levant les yeux et les mains vers le ciel, elle s'écrie : “ Je vous bénis, ô mon Dieu, je vous rends grâces de m'avoir choisie pour être tout à la fois la mère et l'épouse de vos martyrs ! ”

Peu après, l'état du jeune enfant semblait s'améliorer : mais Jésus allait se rendre aux vœux embrasés de son cœur. Se voyant près de mourir, il prie ce divin Sauveur, puisqu'il ne l'avait pas jugé digne de verser son sang avec l'auteur de ses jours, de daigner au moins lui faire la grâce d'expirer au moment même où son père lui offrirait sa vie sur la croix. La prière de l'enfant fut exaucée. Au moment où les saints Martyrs étaient immolés par la main du bourreau sur le Golgotha de Nangasaki, Maxime exhalait son âme entre les mains de Jésus. Il allait rejoindre au ciel son père et ses jeunes compagnons, et, avec eux devant le trône de l'Agneau, il doit, suivant une belle parole de la sainte liturgie, jouer à tout jamais avec la palme et les couronnes du martyre.

(A suivre.)



CHRISTOPHE COLOMB

LE GRAND NAVIGATEUR TERTIAIRE.

XI

Ainsi, partout où Colomb abordait, il plantait la croix, et Dieu l'en récompensait en multipliant pour lui les occasions de la porter sur ses épaules en vrai tertiaire. Le mardi 24 décembre lui réservait une grande épreuve. La *Santa Maria* fit naufrage sur un banc de sable. L'amiral fut admirable de sang froid et atténua le désastre en sauvant non-seulement l'équipage mais toute la cargaison et même la coque du navire qui entra dans la construction d'un fortin élevé à l'endroit du sinistre.

Quarante deux de ses hommes y furent laissés avec des provisions pour un an et tout ce qu'il fallait pour établir une colonie, en attendant d'autres secours d'Europe. La *Niña* mit alors le cap sur l'Espagne, vendredi 11 janvier. Mais la petite caravelle ne devait pas faire toute seule ce grand et périlleux voyage : Dieu consola son serviteur en ramenant sous ses ordres la *Pinta* dont le commandant s'humilia et se fit pardonner sa désertion momentanée.

La croix poursuivit l'enfant de S. François jusqu'en Europe. Ce retour fut terrible à cause des tempêtes formidables et presque continuelles qu'essuyèrent les deux navires avariés et mal approvisionnés. Si le départ eût eu la dixième partie de ces obstacles et de ces dangers, l'équipage se fût soulevé contre l'entreprise, et jamais le Nouveau-Monde n'eût été découvert. Dans une de ces tourmentes, la *Pinta* s'éloigna encore une fois de la *Niña* pour ne plus la retrouver qu'au port de Palos. On ne put qu'à moitié aborder aux Açores, à cause de la noire perfidie des Portugais qui s'y trouvaient. Une dernière tempête jeta Colomb sur les côtes du Portugal. L'enthousiasme populaire fut à son comble et le roi combla d'honneurs le Révélateur du globe. Mais bientôt la *Niña* repartit; déjà la jalousie des politiques parlait d'assassiner Colomb.

Le vendredi 15 Mars, les cloches sonnaient à grande volée à Palos. Le peuple en procession solennelle accompagnait à l'église les marins nouvellement débarqués, et un *Te Deum* était chanté pour remercier Dieu d'avoir béni le voyage le plus audacieux et le plus important qui eût jamais été entrepris. Après tant d'alarmes qui avaient duré sept mois, quelle n'était pas l'ivresse des familles en retrouvant ceux qu'on désespérait de revoir ici-bas. L'équipage de la *Niña* était revenu au complet, Colomb pouvait donc, à bon droit, adresser aux gens du port qui l'avaient maudit, ces paroles du Bon Pasteur : " Je n'ai perdu aucun de ceux que vous m'aviez donnés."

Maintenant l'heure était au triomphe. Il avait donc raison l'aventurier, l'étranger à idée fixe. Il venait de changer le cours de l'histoire, de transformer le commerce, d'élargir les horizons de l'économie politique, de doubler le monde, il venait surtout de planter la croix sur des terres idolâtres et d'ouvrir des champs immenses aux missionnaires de l'Église.

Dans le triomphe comme dans l'épreuve, Colomb fut le tertiaire modèle. Au lieu de se laisser fêter par la population ivre de joie il alla bien vite s'enfermer dans sa cellule de la Rabida où l'attendaient ses frères de l'ordre séraphique.

On devine aisément le bonheur du P. Gardien et de son protégé à leur réunion. Ni l'un ni l'autre ne s'étaient trompés : leur idée était réalisée, leur espérance comblée, leur patience récompensée ! Oui, il y avait bien, comme ils se l'étaient dit si souvent, un autre monde au-delà des mers, un monde où déjà se dressait la croix, un monde où bientôt les enfants du séraphique François d'Assise iraient accomplir le souhait de leur Père, en sauvant les âmes et en glorifiant Dieu.

Ce fut le Père Gardien qui célébra la messe d'action de grâces pour le retour, comme il avait célébré la messe de l'embarquement ; selon un vœu fait en tempête, tout l'équipage y assista nus-pieds et en chemise. D'autres vœux avaient été faits dans ces terribles moments, et trois fois sur quatre, le sort avait désigné Colomb pour l'expiateur. Il alla donc aussitôt satisfaire à cette triple obligation.

De sa cellule, l'amiral écrivit à la cour de Castille. Les Rois lui répondirent : la suscription de la lettre était ainsi conçue : *“ A Don Christophe Colomb, notre Amiral de la mer Océane, Vice-Roi et Gouverneur des Iles découvertes dans les Indes.”*

La missive félicitait le grand Tertiaire sur son heureux voyage, l'engageait à préparer une nouvelle expédition et l'invitait à se rendre bientôt à la cour.

Christophe partit pour présenter ses hommages aux souverains. Ce voyage fut une ovation continuelle. Le Fils de S. François fut admirable de modestie. Pendant ces acclamations, ces démonstrations des foules en délire il se souvenait de l'Hosanna du Dimanche des Rameaux qui commence la semaine sainte. Toute la gloire, il la donnait à Dieu, et pour lui-même il se préparait à partager toujours davantage la Passion du divin Sauveur.

A Barcelone il fut reçu comme un roi à l'entrée de la ville, et même au palais royal, où les deux rois ne permirent pas qu'il fléchit le genoux et qu'il se découvrit devant eux : Ils lui donnèrent la parole et l'auguste assemblée toute entière fut suspendue aux lèvres du Navigateur.

C'était bien pour Colomb l'occasion de se faire placer pour toujours au faite des richesses et des grandeurs et d'écraser à ses pieds les ennemis de son entreprise et ceux qui l'avaient trahi pendant le voyage. Mais un tertiaire sait atteindre plus haut que les vulgaires ambitieux de ce monde ; comme le séraphin d'Assise

il met avant tout la gloire de Dieu, le salut des âmes et le précepte de la charité. Colomb montra surtout à ses auditeurs le bien qu'il y avait à faire à une multitude infinie d'âmes déjà disposées à la foi ; sa parole vibra des accents de sa foi ardente et il fit passer dans tous les cœurs sa tendre charité d'apôtre. Une émotion indescriptible saisit l'assemblée. Soudain la Reine, le Roi, la Cour, le peuple tombèrent à genoux en versant des larmes de bonheur et en louant Dieu. Le *Te Deum* fut entonné par les choristes de la chapelle royale et continué au dehors par la grande voix du peuple.

(*A suivre.*)

FR. JOSEPH, *M. Obs.*



Explication de la Règle du Tiers-Ordre de N. S. Père S. François.

(*Suite*)

Le 1er Ordre ou l'Ordre des Freres Mineurs.

Ce n'est rien de nouveau dans l'Eglise ! François entend à Ste Marie des Anges, la lecture de l'Evangile où est rapportée la mission des apôtres : " N'ayez dans vos bourses, leur dit Jésus, ni or, ni argent, ni monnaie ; ne portez pour la route ni besace, ni pain, ni deux tuniques, ni souliers, mais des sandales ; ni bâton (de défense) mais seulement un bâton (de soutien) ; Ouvrier mérite son salaire." (Mat., X ; Marc, VI.) Il prend pour lui ces paroles et il ressuscite ainsi dans le monde la vie de Jésus (qui a commencé par faire ce qu'il devait enseigner, act., I.) et de ses apôtres. Les disciples des apôtres seront pour la plupart attachés à des Eglises particulières, deviendront sédentaires et cultiveront sur place le champ déjà défriché et ensemencé par d'autres ; mais François et ses enfants reprendront la vie apostolique ; sans possession nulle part, ils ne sont retenus à aucun sol, fixés à aucune plage ; soldats armés à la légère, ils seront prêts à courir partout où les enverra l'obéissance, partout où l'Eglise aura besoin d'eux, partout où il y a une âme à sauver, soit qu'ils aident les pasteurs des Eglises, soit qu'ils aillent chez les idolâtres étendre le vaste champ de la Foi. Aucun bagage encombrant n'entrave leur marche ; comme les oiseaux du ciel, ils vont, sachant que

partout Dieu leur a préparé chez quelques bonnes âmes le logement et le vivre. L'ouvrier de Dieu est digne de recevoir sa nourriture (Mat., X, 10) comme salaire ici-bas : il n'a donc pas à rougir de le mendier, quoiqu'il le reçoive avec reconnaissance de ceux qui le mendiant aussi chaque jour, *panem nostrum quotidianum da nobis hodie*, le lui donnent au nom de Dieu. Le pauvre frère-mineur n'a pas à s'inquiéter du lendemain (Mat., VI, 26, 34) sûr que son Père, le riche du Ciel, qui revêt le lis éphémère de la campagne, d'une parure plus brillante que celles de Salomon dans toute sa splendeur, n'abandonnera jamais le soldat qui milite pour sa gloire (1 Cor., IX, 7, 9), l'enfant qui se confie en Lui. (Mat., VII, 9.) Aussi ils sont allés sur tous les rivages arborer l'étendard de la Foi.

Cette première mesure de farine a bien fermenté. Elle a produit 53 saints : 18 avant toute division de l'Ordre en diverses branches : et après la division : 18 dans la Régulière Observance, 11 dans les diverses Reformes de l'Observance : 1 chez les conventuels, et 5 chez les Capucins ; elle a fourni de plus 88 bienheureux, honorés d'un culte public autorisé par l'Église, dont 31 avant la division de l'Ordre, 35 dans l'Observance, 17 dans ses Réformes, 1 ou 2 chez les Conventuels, 6 ou 7 chez les Capucins. Grand nombre d'autres frères-mineurs sont morts martyrs, en odeur de sainteté, ont fait et font des miracles, comme on le dit du Fr. Didace, ont leur corps conservé : la liste de ces saints n'est pas close, nous l'espérons.

Le 2me Ordre ou les Clarisses.

C'était presque avec peine que S. François s'était livré à l'apostolat. Il savait et il disait que ce n'est pas la prédication qui sauve les âmes : les prédicateurs vains qui comptent sur leur science, ne font aucun fruit dans les âmes. Ils vont parfois les cueillir, il est vrai, pour les greniers du Père céleste ; ici-bas on les appelle : " Mon Père, mon Père ! C'est à vous que je dois mon salut," mais peut-être au ciel, comme dit N. S. Père S. François, ces âmes viendront saluer un bon frère convers (1) qui n'est pas sorti de son couvent, qui a vécu dans l'humilité, l'oubli, le travail obscur, la prière d'un cœur simple, la pénitence, la ponctualité de la discipline. Comme il sera étonné ce bon frère à son arrivée au ciel, quand il se verra appelé à son tour " mon père, mon père !" par tant d'âmes qui devront leur salut à son abnégation ! " Ce sont là, dit François, mes chevaliers de la table ronde !" Ce sont ses vrais religieux. Peut-être, nous, prêtres, resterons-nous les mains vides ! sûrement nous ne porterons pas de fruit, si nous ne sommes que des prédicateurs, sans nous étudier à être des saints, *velut aes sonans et cymbalum tinniens*.

(1) Entretiens XIV, XVII.

Aussi S. François avait des inquiétudes. Regardant d'un oeil de regret la bienheureuse quiétude de la contemplation : " Je ne suis qu'un petit pauvre, simple, ignorant, sans éloquence, disait-il à ses disciples : j'ai plutôt reçu la grâce de prier que de parler. Dans la prière tout est bénéfique, on entasse grâce sur grâce, la prédication au contraire est la distribution aux autres, des grâces reçues. L'oraison purifie le cœur, unit à Dieu, donne vigueur à la vertu ; dans la prédication les pieds spirituels se couvrent de la poussière du siècle, on est distrait, on se relâche. — Dans l'oraison on parle à Dieu et on l'écoute, on vit comme un ange au milieu des anges. Dans la prédication il faut condescendre aux habitudes des hommes, vivre, penser, voir, dire, entendre, comme un homme, les choses de l'humanité ! " Toutes les raisons semblent donc l'attirer vers la vie contemplative qui par tant de prérogatives l'emporte sur la prédication, " et cependant, ajoute-t-il, une chose est prépondérante et suffit seule pour décider contre toutes les raisons : c'est que le Fils unique de Dieu, qui est la souveraine sagesse, est descendu du sein du Père pour le salut des âmes, pour édifier le monde par son exemple, et pour prêcher aux hommes qu'il venait racheter au prix de son sang, régénérer dans l'eau sainte, désaltérer de son précieux calice, ne se réservant rien à Lui-même qui ne fut absolument dépensé pour notre salut. Et puisque nous devons tout faire selon ce divin exemplaire qui nous a été montré en Lui, comme sur une montagne sainte (Exod., XXV, 40), il semble plus agréable à Dieu que, quittant le repos de l'oraison, nous allions dans le monde, travailler à sa conversion. Que vous en semble ? "

Mais François et ses fils étaient trop impliqués dans l'affaire pour juger d'une façon désintéressée et impartiale : c'est à la contemplation qu'il demande la solution de sa vive anxiété. Son fils, le prêtre Sylvestre vit dans l'oraison et la solitude près d'Assise. Dieu lui communique beaucoup de lumières ; il le fait prier à son intention. Claire aussi est là avec ses compagnes, jouissant des délices de Jésus : elle devra interroger son céleste époux. Les deux réponses sont identiques ; Fr. Sylvestre et sainte Claire déclarent que Jésus veut les frères-mineurs pour prédicateurs.

Comprenez-vous, chers tertiaires, que N. P. S. François n'aurait jamais accepté cette mission, qu'il n'aurait jamais envoyé ses frères en éclaireurs, en pionniers, en chevaliers du Christ dans toutes les régions du monde, s'il n'avait appuyé ses retranchements sur l'oraison et la solitude de ses contemplatifs et solitaires du premier et du second Ordre ?

C'est pour cela que dès le commencement (1212) il avait pris Claire, à l'âge de 18 ans, dans sa noble et opulente famille, lui avait coupé les cheveux à la Portioncule, puis l'avait enfermée pour toute sa vie dans une clôture, où aux yeux du monde la clarisse demeure comme ensevelie vivante dans une tombe. Sa sœur, sainte Agnès d'Assise, qui n'avait pas encore 15 ans, était bientôt venue la rejoindre : elles devaient être suivies d'innom-

brables vierges de tout rang, de toute condition, qui aspirent de toute leur âme à vivre pour Jésus et de Jésus dans le tombeau du cloître. Quand Claire, consultée par François, pesa d'un si grand poids dans la balance des destinées de notre Ordre, elle semblait prendre l'engagement de nous remplacer à l'oraison près du cœur de Jésus. Nous pouvons aller prêcher, nous ferons du bien, nous avons pour nous soutenir et nos convers et nos Clarisses qui gagneront les âmes d'abord au cœur de Jésus, avant que nous allions les récolter au saint ministère.

Le monde se demande ce que font les religieuses cloîtrées, ces faiméantes, derrière leurs grilles. Que l'on parle des institutrices, des hospitalières : le monde veut bien le comprendre un peu, quoique difficilement. Mais les cloîtrées ! Oui, les religieux et religieuses d'œuvres sont à leur place, édifient le monde et le sauvent par le dévouement ; mais les cloîtrés ont aussi leur place sous le soleil de l'Église. Ils sont la cour de Jésus. Les rois de la terre ont leurs amis, leurs courtisans avec qui ils s'entretiennent et se délassent. Pourquoi Jésus, le Roi des Rois, n'aurait-il pas les siens pour lui seul ? Quand, fatigué de nos froideurs, de nos indifférences, de nos insultes, il se détourne de nous, dégoûté, qu'allons-nous devenir ? Ne va-t-il pas frapper dans son courroux ? Mais à côté de nous se trouve un beau parterre de Clarisses où il est invité à descendre. Oh ! comme il est joyeusement, purement saintement, avidement reçu ! il est si suavement désiré, si impatiemment attendu, si passionément aimé, si tendrement retenu par les charmes suaves, les liens inextricables, irrésistibles du plus pur amour ! Et l'amour pur et chaste de la Clarisse qui n'a plus d'affection au monde, qui a pris à cœur tous les intérêts du cœur de son uniquement aimé, à l'assaut de ce cœur, lui demande grâce pour les coupables, le force à pardonner, lui arrache les conversions, la réhabilitation pour les pécheurs ; qu'elle est forte cette puissante armée de courtisans cloîtrés de Jésus ! Et ce Jésus se laisse gagner à l'amour, l'amour l'enlace dans ses chaînes, il répond aux ardeurs de l'amour avec des tendresses et des suavités indicibles. J'ai vu avec tant d'émotion la place du chœur des Clarisses de S. Damien où sainte Claire vit sa sœur sainte Agnès se délectant dans les chastes caresses de Jésus qui était descendu la visiter. Que se passe-t-il dans ces doux entretiens de la mystique ? Je ne puis en dire les enivremens ; ce que je puis dire, c'est que Jésus n'y semble pas le plus fort, ou plutôt, il ne semble plus avoir de force et de toute-puissance que pour se les laisser ravir par qui sait l'aimer. Il ne sait plus que céder à la volonté de ce ix qui le craignent et l'aiment sincèrement. (Ps. 144. 19.) Et la Clarisse, enfant d'amour, se jette avec tendresse et avidité sur le cœur de son père, lui demande ses armes pour les briser, ses grâces pour les prodiguer ; lui parle de son sang, pour pardonner ; de ses immenses desirs des âmes, pour gagner le monde. Et la Clarisse est écoutée et la colère de Jésus est anéantie, et il est heureux de se voir vaincu et forcé au pardon et à l'amour. Et le monde

est sauvé et a de nouveau part aux tendresses de Dieu. Voilà ce que c'est qu'une Clarisse : voilà ce que le monde lui doit. On ne saura qu'au ciel son influence puissante pour les destinées de la société dont elle est le paratonnerre et la ressource.

C'est la deuxième mesure de farine fermentée de la levure Évangélique. Elle aussi a soulevé et fermenté le monde par son abnégation, son oraison, son sacrifice et son amour. L'ordre des Clarisses n'a pourtant produit que 5 Saintes et 17 Bienheureuses. Que personne ne s'étonne. "Toute la beauté de la fille du roi est à l'intérieur." (Psaume 44, 14) La Clarisse vit pour Jésus seul ; le monde ne la connaît pas : les âmes qu'elle a sauvées ne la connaîtront qu'au ciel. Jésus conserve pour lui seul ce parfum céleste. Le martyr qui a illustré tant de frères-mineurs, n'est pas ordinairement pour elle. Elle immole son cœur à son Jésus. Le monde ne saurait guère pratiquer ses vertus. La canonisation semblerait rejeter au monde celle qui n'a voulu que Jésus en sa vie. Le ciel la dédommagera seul mais bien complètement.

En cela encore François n'a établi rien de nouveau ; ce n'est que l'Évangile, rien que l'oraison et la pauvreté de Jésus.

FR. ANDRÉ MARIE, *M. Obs.*



Pèlerinage annuel au Jourdain, de la Paroisse Latine de Bethléem.



Nos Bethléemites particulièrement dévots, comme les autres chrétiens de l'Orient, à Jéricho et à la sainte *Montagne de la quarantaine*, faisaient autrefois leur Pèlerinage, par groupes isolés, et arrivés aux rives du Jourdain, ils se mêlaient aux Grecs non-unis. Ce mélange inévitable avec les hétérodoxes donnait lieu à des inconvénients que l'on devine facilement. Pour mettre fin à cet état de choses, nos Pères résolurent d'organiser un Pèlerinage régulier et de le faire à une époque de l'année où il ne coïncidât point avec celui des Grecs.

Ce Pèlerinage annuel est un de ceux que je me propose de décrire ; et c'est une cérémonie religieuse qui trouve sa place naturelle ici, faisant suite, par ordre de date, aux Fêtes de l'Épiphanie. Nous aurons ensuite le Pèlerinage de Béthanie, et nous arriverons aux grandes cérémonies du Carême et de la semaine sainte.

Nous invitons de nouveau nos pieux Lecteurs à nous suivre à travers ces solitudes peuplées autrefois par des légions de saints anachorètes qui firent reflourir le désert et l'embaumèrent du parfum de leurs vertus. Sur notre route, nous recueillerons ça et là quelques souvenirs de ces vieux saints, avec un bon profit pour nos âmes. Nos cœurs seront par là mieux préparés pour visiter ensuite les lieux sanctifiés par la présence et les miracles de notre divin Maître.

Le Pèlerinage ne se compose jamais de moins de trois à quatre cents personnes, hommes, femmes et enfants : ce qui constitue un *grand Pèlerinage* en Orient, à cause des grandes fatigues, comme on va le constater tout à l'heure.

Nous quittons le couvent Latin de Bethléem, notre Père Curé, en tête, avec la Bénédiction de la sainte Famille et après avoir prié notre Ange Gardien de veiller sur nous, dans tant de passages étroits et difficiles où nous serons exposés, presque à chaque pas, à de fâcheux accidents et à des chutes dangereuses.

Les hommes *marchent à pied*, et portent les provisions. Les femmes avec les tout petits enfants sont généralement portées par des chameaux. Chaque animal, non sans danger pour les personnes qui le montent, en porte jusqu'à six ensemble. Les hommes durant la route, et en tête du Pèlerinage chantent, dans leur langue maternelle des psaumes et des cantiques. Les femmes récitent, *sans interruption*, durant tout le voyage, les prières du très saint Rosaire.

Une très ancienne coutume et dont il est parlé souvent dans nos Saints Livres, consiste à border les chemins, toujours étroits, de chaque côté, avec de petites murailles en pierres sèches, au-dessus desquelles on place quelquefois des ronces coupées dans la montagne. Ces faisceaux de ronces, retrécissent encore le chemin, au point de rendre le passage difficile à deux personnes qui se rencontrent ensemble. C'est ce qui arriva, un jour, à un bon ermite qui vivait dans ces régions.

Le saint homme avait fixé sa demeure dans une grotte, à l'extrémité d'un petit village appelé *Szcho*. Étant donc sorti de sa grotte, et faisant à l'imitation du patriarche Isaac, sa méditation au milieu de la contrée, contemplant les beautés de la création et l'admirable providence de Dieu, il se trouva lui-même dans un de ces passages étroits, que les ouvriers du jour avaient bordé de pierres, couronnées de ronces et d'épines.

Levant les yeux, il vit venir à sa rencontre un lion d'une énorme grosseur. Le saint conservant tout son sang froid, continua son chemin et sa méditation ; et le lion avançait tranquillement de son côté, que va-t-il se passer au point de rencontre ? Le Roi des animaux comprenant que l'homme de Dieu demandait le libre passage, en sa qualité de Roi de toute la création, se dressa majestueusement sur ses griffes de derrière, à gauche de l'ermite, et plaçant celles de devant contre la muraille, écarta celle-ci, par un puissant effort de ses muscles, juste assez pour laisser passer libre-

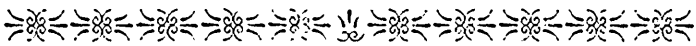
ment le solitaire. Le lion, devenu humble et doux comme un agneau ne songea pas à faire injure à ce saint homme, et celui-ci ne méprisa pas cette bête jusqu'à la fouler sous ses pieds, comme il en avait le pouvoir, ainsi que nous le disons dans l'office de complies : *convalebis leonem et draconem*. Il se contenta de lui faire sentir sa supériorité et continua son chemin, louant Dieu et admirant toujours de plus en plus son éternelle miséricorde sur ceux qui le craignent.

De tels souvenirs, ces beaux exemples des anciens Pères des déserts de la Palestine fortifient le cœur du Pèlerin, augmentent sa confiance en Dieu et lui font compter pour rien les fatigues du voyage.

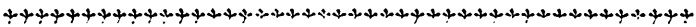
Après environ trois heures de marche, nous arrivons à la fameuse Laure de S. Sabas. Ce monument, l'unique de son genre, resté debout en Palestine, mériterait une description à part. Un de nos Pères la donnera, lorsqu'il racontera le Pèlerinage qu'il y fit, il y quelques années, avec d'autres de nos Religieux de Jérusalem. Les Pèlerins passeront la nuit à S. Sabas, en dehors du couvent, mais proche de son enceinte. Les hommes se retirent dans des grottes, séparés des femmes et des petits enfants, autour desquels montent la garde ceux de nos hommes qui sont les plus robustes et les plus courageux. Nous sommes ici en plein désert. Le lendemain matin, nous partons pour la Mer Morte, et malgré une marche de *cinq heures*, tous les Pèlerins restent à jeûn : ils ne prennent durant ce long trajet, absolument aucune nourriture, ni aucun rafraîchissement.

(*A suivre.*)

FR. FRÉDÉRIC, *M. Obs.*



Une Excursion au Lac S. Jean.



Qui, au Canada, n'a pas entendu parler du Lac S. Jean ? Dans la pensée du missionnaire qui l'explora le premier et lui donna son nom, c'était une mer qui devait relier la Nouvelle-France et la Chine ? Cette mer d'autrefois n'est plus qu'un lac ; mais un beau lac, qui depuis quelques années a attiré l'attention du public, je puis le dire, dans toute l'Amérique du Nord. Voilà que tout le monde y court ; touristes, pêcheurs, chasseurs, savants, géologues, agronomes, etc. ; pourquoi un missionnaire franciscain ne trouverait-il plus le chemin qu'ont suivi ses frères les Récollets, lorsque les premiers ils ont évangélisé ces parages ? Il est vrai que les temps sont bien changés. Au lieu d'avancer péniblement

dans un pauvre canot d'écorce sur une rivière aux portages interminables, ou encore de marcher à travers des forêts inextricables et entrecoupées de rochers, sans autre chaussure qu'une semelle de bois, laquelle manquait encore souvent, on court rapidement, emporté par un chemin de fer confortable qui serpente à travers les lacs, les collines boisées, le long des rivières. C'est un spectacle enchanteur, offrant toutes les variétés et toutes les originalités d'une nature sauvage. Tantôt on se trouve encaissé entre deux collines abruptes, tantôt on jouit d'un horizon presque sans limites ; puis on croit que l'on va culbuter une colline, si on ne fait pas soi-même la culbute, ou bien on va se jeter infailliblement à l'eau. Il n'en est rien, un coude de la voie ferrée a fait tourner l'obstacle pour procurer un autre agrément. Je ne vous dirai rien de l'originalité de ces arbres, dans ces immenses forêts brûlées, à cheval sur d'énormes rochers, sans un pouce de terre pour en recouvrir les racines.

Assez du voyage ; si nous nous arrêtons pour en voir toutes les beautés, nous serons toujours en voyage et jamais au Lac S. Jear. Beau lac que le Lac S. Jean ; 28 milles de long sur 25 de large ; nombreuses rivières, horizon de la rive nord borné par de belles collines boisées à plusieurs étages ; terrain fertile autour, terres d'alluvions, coquillages de mer qui font croire que ce lac avec la contrée environnante a dû être inondé d'eau salée à une âge reculé. Il y a quarante ans, cette contrée n'était habitée que par quelques groupes de Montagnais, évangélisés d'abord par les Pères Récollets, puis par les Pères Jésuites et enfin par les Pères Oblats. Aujourd'hui, il s'y trouve une dizaine de paroisses florissantes avec autant de missions. Il faut bien le dire, tout cela ne s'est pas fait sans peine ; il a fallu au contraire une somme d'énergie dont on ne saurait jamais se faire une idée si on n'a pas vu de ses yeux cette œuvre de défrichement et de colonisation. Un homme arrive au milieu d'un bois, sans la moindre éclaircie, ayant pour toute fortune une hache, un canot, un quartier de lard, un sac de farine, et une nombreuse famille à nourrir. Il abrite bien vite quelques arbres pour se construire un camp, c'est-à-dire une maison avec ces arbres tout ronds à peine ébranchés ; il met le feu au bois, coupe les arbres restés debout, gratte un peu la terre entre les souches pour y semer quelques poignées de blé. Pendant l'hiver, alors qu'il ne peut travailler chez lui, il va aux grands chantiers, gagner un peu d'argent et se procurer des provisions pour le printemps. Durant ce temps et deux ou trois hivers, la famille vit de pain seul, ou de pommes de terre ou de pois ; ses plus proches voisins sont souvent à cinq ou six milles, sinon plus.

Et pourquoi une pareille entreprise ? Honneur à ces braves colons qui veulent rester Canadiens, c'est-à-dire fidèles à leur foi et à leur patrie. Je puis dire ce secret, car je l'ai recueilli de la bouche même de ceux qui l'ont eu pour mobile. Les uns, sans être mariés ou d'autres nouvellement mariés ne trouvaient plus

dans leur patrimoine de famille de terres assez fertiles pour les nourrir, et plutôt que d'aller s'ensevelir dans les villes ou encore dans les manufactures des États-Unis où l'appât d'un gain facile est si grand, ils aimaient mieux entreprendre cette vie de travail si dur ; ils avaient l'espoir de conserver ainsi et leur nationalité, et leur langue et surtout leur foi. Pour d'autres, le patrimoine avait été suffisant jusque-là, mais où trouver de quoi distribuer un jour à de nombreux enfants qui grandissent ? Et ces parents soucieux de l'avenir de leurs enfants, préféraient même dans un âge déjà avancé, entreprendre ce travail gigantesque pour garder le irs enfants au pays.

Que peuvent être des paroisses formées de semblables citoyens ? Elles ne sont pas bien riches, mais elles se suffisent largement par leur travail ; et c'est un bien touchant spectacle de voir ces familles nombreuses de 15 et 17 enfants, tous unis ensemble, vivant heureux autour de leurs parents. La Compagnie du chemin de fer du Lac S. Jean a contribué et contribue encore au bien être de ces populations, par les facilités qu'elle donne pour les voyages et le transport des denrées. Elle fait là une œuvre vraiment patriotique.

La foi est vive dans ces paroisses et la dévotion florissante. Dans la paroisse de S. Félicien, 160 personnes répondirent à l'appel du Père missionnaire pour s'enrôler dans le Tiers-Ordre. A ces pieux fidèles, habitués depuis longtemps à la peine et aux privations de toute sorte, la règle du Tiers-Ordre ne saurait paraître trop dure : la pénitence qu'elle prescrit n'est rien auprès de ce qu'ils ont souffert. Mais cette règle aura pour résultat de leur aider puissamment à sanctifier ces souffrances par l'esprit de pénitence.

A S. Prime, la retraite se termina par une plantation de croix solennelle, au troisième rang. La croix couchée sur un brancard décoré fut portée par quarante hommes distribués en escouades de dix. On avait choisi des chefs de familles qui se firent un honneur de répondre à l'invitation. Le parcours fut de quatre milles et demi : un cortège nombreux de personnes suivait à pied et la paroisse, ainsi qu'un grand nombre d'étrangers, suivait en voitures : la procession n'avait pas moins de 200 voitures et s'étendait sur l'espace de plus d'un mille. Le chapelet alternait avec les cantiques. Toutes les maisons autour de l'église étaient pavoisées. Le troisième rang était planté d'arbres sur le parcours de près de trois milles : nombreux drapeaux ; trois magnifiques arcs de triomphe et trois reposoirs décorés avec goût. Cette cérémonie laissera des traces profondes dans l'esprit de tous ceux qui y ont pris part.

En finissant, dirai-je un mot d'une autre petite cérémonie plus intime qui eut lieu ce même jour, c'est-à-dire le 7 Août, dans la même paroisse de S. Prime, mais au sixième rang ? La plantation de croix au troisième rang était terminée vers cinq heures, lorsque quelques habitants du sixième vinrent demander au missionnaire

d'aller en bénir une chez eux, plantée déjà depuis quelque temps. Tout étant convenu, tous s'en vont au plus vite préparer leur fête. A sept heures et demi, d'aussi loin qu'on aperçoit le Père, deux grands feux de joie s'allument sur le côteau. En arrivant, le missionnaire est tout étonné de voir le chemin planté d'arbres, des drapeaux, un reposoir et tous les habitants du rang autour de leur croix et chantant un cantique. Parmi ces bons chrétiens beaucoup n'étaient pas rentrés chez eux depuis le grand matin qu'ils étaient descendus à l'église pour communier. Ce spectacle émut le Père et son compagnon, un séminariste, jusqu'aux larmes. Le Père adressa quelques mots d'éloges, bénit la croix et les petits enfants. Le temps pressait, il se faisait tard. Les vieillards allaient serrer les mains du missionnaire en pleurant, pour le remercier au nom de leurs familles d'être allé leur faire une petite fête.

Daigne le Seigneur combler de ses plus douces bénédictions ces chrétiens à la foi si simple et si vive et les conserver toujours dans sa sainte grâce !

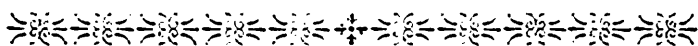


Érection de deux Fraternités du Tiers- Ordre à S. Simon.



L'année dernière, à l'occasion de la retraite paroissiale à S. Simon, diocèse de S. Hyacinthe, une centaine de personnes prenaient l'habit du Tiers-Ordre de la Pénitence. Le temps du noviciat étant écoulé, M. le Curé désira donner un nouvel élan au Tiers-Ordre en lui procurant le bienfait d'une retraite de trois jours, et de la visite, et en érigeant canoniquement une fraternité de Frères et une autre de Sœurs. Toute la paroisse fut conviée à cette retraite comme préparation aux Quarante Heures. L'assistance fut nombreuse. La visite se fit avec toute la bonne volonté désirable. Le Père visiteur fut agréablement surpris de la ferveur de ces nombreux Tertiaires d'un an. La Règle avait été sérieusement étudiée et parfaitement comprise. M. le Curé se félicitait hautement de la bonne édification produite par le Tiers-Ordre dans sa paroisse. Une grande part de ce succès revenait sans doute au zèle de chacun à s'acquitter de ses devoirs, mais il faut en attribuer une large part au dévouement du vénéré Père Directeur qui ne se lassait pas de donner des explications claires et solides sur la Règle et des conseils pratiques pour l'accomplissement des devoirs journaliers. Ces bons exemples, joints aux pressantes invitations de M. le Curé et du Père visiteur, avaient fait bonne impression sur tous. Aussi le 18 Octobre, environ soixante-quinze personnes deman-

daient l'habit du Tiers-Ordre, tandis qu'un nombre à peu près égal sollicitait l'admission à la Profession. Ces deux ceremonies eurent lieu en présence d'une nombreuse assistance, edifiée et recueillie. Pour affermir une œuvre aussi bien commencée, le Père visiteur érigea deux Fraternités : celle des Freres, qui compte une trentaine de membres, sous le vocable de S. François d'Assise, et celle des Sœurs, avec environ 120 membres, sous le vocable de l'Immaculée Conception. Longue vie, ferveur et accroissement à nos deux jeunes Fraternités de S. Simon !



CHRONIQUE



Un départ. — Chers lecteurs de la Revue, nous avons fait une perte qui nous est commune. Le cher P. J. Baptiste nous a quittés: nos Supérieurs l'ont appelé à un poste plus important : il est maintenant Gardien de notre couvent de Paris ; qu'il reçoive ici les regrets de ses frères canadiens du premier et du troisième ordre, avec leurs remerciements pour son entier dévouement à la Revue et le travail considérable et si apprécié qu'il y a fait.

Fetes religieuses a Paris en l'honneur de Colomb.
Le dimanche, 16 Octobre, des fetes magnifiques ont été célébrées à la cathédrale (N.-D. de Paris) pour rendre grâce à Dieu de la découverte de l'Amérique par l'illustre navigateur tertiaire. Les vastes nefs de la basilique furent trop étroites pour contenir l'assistance d'élite qui s'y pressait. Une place d'honneur fut réservée aux Fraternités du Tiers-Ordre, et c'était justice, car on fêtait l'un de leurs membres et ce furent les Franciscains qui accueillirent jadis le héros avant comme après sa disgrâce et lui donnèrent une honorable sépulture. A la procession des vêpres, plus de cinq cents hommes suivaient la bannière du Tiers-Ordre et celle de la confrérie du T. S. Sacrement. On remarqua la croix de bois des Tertiaires. Elle rappelait celles que plantait Christophe Colomb en prenant possession des terres nouvellement découvertes.

Un Franciscain au 1er voyage de Colomb. — " Notre P. Marcellin de Civezza (1) a publié dernièrement un article d'une très-ancienne chronique qui donne le nom du franciscain qui accompagna Christophe Colomb dans son premier voyage :

(1) C'est le savant éditeur des œuvres de S. Bonaventure, l'historien des missions franciscaines, celui à qui Léon XIII a demandé l'histoire de l'Influence de la papauté, surtout en Italie.

c'était un père italien. " La Semaine Religieuse de Montréal spécifie en disant : " un franciscain de Lodi."

Deux Franciscains amis de Colomb. — Puisque nous en sommes au Découvreur du Nouveau-Monde, nous allons continuer : *El Eco Franciscano* de Septembre dernier, appuyé sur le livre du Franciscain, le P. José Coll : Colon y la Rabida, reprend une question écartée par Roselly de Lorgues : (1) Cette opinion paraît plausible cependant, et résout plus facilement certaines difficultés historiques. Jusqu'ici le célèbre Gardien du couvent Franciscain de la Rabida qui accueillit Christophe Colomb à son entrée en Espagne, était appelé Frère Juan Perez de Marchena. Et voilà que le P. Coll et " d'autres bons Espagnols " avec lui dédoublent ces noms et nous présentent deux personnages au lieu d'un : le premier, Juan Perez, le Gardien de la Rabida, l'ami intime de Colomb ; le second, le P. *Antonio* de Marchena, le sage astronome, le savant cosmographe, celui qui approuva scientifiquement, le premier et toujours, les plans de l'illustre Génois ; le premier comprit le grand cœur de Colomb, le second fut à la hauteur de son intelligence et ces deux Fraïles furent constamment les soutiens de ce vaste génie.

Mais il faut prouver ce que l'on avance. Il n'y a rien à dire de la personnalité du P. Juan Perez : elle est assez établie. Il suffit donc d'en détacher celle du P. Antonio de Marchena. La Reine, la grande Isabelle écrivait à Christophe Colomb lors de la deuxième expédition : " Il nous paraît qu'il serait bon de prendre avec vous un bon astronome et il nous a semblé que Frère Antonio de Marchena ferait l'affaire, parce qu'il est bon astronome et il nous a toujours paru qu'il se conformait à vos sentiments, y nos parecio que seria bueno para esto fray Antonio de Marchena, porque es buen estrologo y siempre nos parecio que se conformaba con vuestro parecer. (Lettre d'Isab. à Colomb, du 5 Sept. 1493)." " Elle (Isabelle) avait, dit à ce propos le fidèle et vigilant Historien de Christophe Colomb, M. le Comte Roselly de Lorgues, l'ingénieuse adresse de lui désigner comme d'elle-même, son fidèle ami, le Gardien de la Rabida, le P. *Juan* Perez de Marchena que par distraction, elle nommait *Antonio* au lieu de *Juan*," Mais cette *distraction*, Colomb lui-même la partage. Il écrivait aux deux rois : " Vos Altesses savent que j'ai passé sept ans à leur cour, les importunant pour cette affaire. Jamais en tout ce temps il ne s'est trouvé ni un pilote, ni un marin, ni un philosophe, ni quelqu'autre savant que ce soit, qui n'accusât la fausseté de mon entreprise ; et que jamais je n'ai reçu aide de personne (2)

(1) Christ. Colomb, livre 1, chap. 12.

(2) Remarquons ici que le Dominicain Diego de Deza, qui lui resta toujours fidèle, n'était pas à la cour ; Colomb ne le vit que quelques mois à Salamanque dans son couvent à la fameuse consultation des Docteurs et des savants, où le Dominicain parla inutilement en sa faveur.

sinon, après Dieu, du F. Antonio de Marchena. *Que yo nunca halle ayuda de nadie salvo de fray Antonio de Marchena despues de aquella de Dios eterno.* Le célèbre Dominicain, Las Cazas tenait absolument le même langage que Colomb, avec qui il avait voyagé : “ Il n’y avait personne qui ne prit son projet pour une farce sinon ce Frère Antonio de Marchena.”

Ces trois textes nous semblent une autorité sérieuse pour établir la personnalité du P. Antonio. La douce et noble figure du P. Juan ne grimace pas et s’encadre assez bien des traits des deux personnages ; mais son nom est réfractaire à l’identification. Ne faut-il pas rendre à chacun ce qui lui est dû ? Le P. Juan, Gardien de la Rabida reçoit Colomb, qui avec son fils Diégo, pressé par la faim et mourant de soif, demande de l’eau et un morceau de pain ; il lui donne une large hospitalité, reçoit les premières confidences faites à un Espagnol, de la découverte du Nouveau-Monde, il fera l’éducation de Diégo (ou Didace). Comte dans le monde, ancien confesseur de la Reine Isabelle, de qui il a cependant fini par obtenir la permission de fuir la cour et de se retirer dans la solitude, il est assez connu des Rois pour leur présenter son protégé par ses amis : quand Colomb, dégoûté des lenteurs de l’Espagne, va partir pour la France et lui livrer le secret des nouvelles terres, la Reine fait venir le P. Juan Perez pour conjurer le péril. Fit-il jamais le voyage d’Amérique ? je ne saurais le dire.

Le P. Antonio de Marchena, à la recommandation peut-être du P. Juan, reçoit Colomb, étudie ses plans, l’approuve, l’encourage, parle pour lui, mais reste sans écho parmi les savants de la cour.

— Après la découverte, au second voyage de l’amiral, il lui est adjoint *comme savant*. Il y avait sur un autre vaisseau nombre d’autres religieux, en qualité de missionnaires : le P. Boil, bénédictin, vicaire apostolique, des Dominicains, des Franciscains, etc ; mais le P. Antonio de Marchena, comme cosmographe, est de l’état major, sur le vaisseau amiral. Dans maintes circonstances, il prendra terre avec le chef de l’expédition, bénira les croix par lesquelles Colomb prend possession des terres nouvelles, et sera peut-être le premier prêtre qui ait mis le pied et dit la S. Messe dans le Nouveau-Monde. Ce prêtre était un Franciscain : Roselly de Lorgues l’affirme et le prouve.

L’assistance de ces deux fidèles amis de Colomb, expliquerait ainsi ses paroles à Isabelle après son troisième voyage : “ C’est la S. Trinité qui a poussé Votre Altesse à entreprendre cette découverte des Indes. . . . tous ceux qui en entendaient parler tenaient cette expédition pour impossible. . . . sauf *deux moines* qui ont toujours été constants. *salvo dos Frailes que siempre fueron constantes.* — Sans vouloir me prononcer définitivement sur ce chapitre, je voulais vous faire connaître la nouvelle.

Le couvent de la Rabida. — La Régente d’Espagne a publié un décret, le 12 Octobre, aux fêtes du centenaire, à Huelva pour rendre le couvent de la Rabida, devenu un refuge de vieil-

lards, aux religieux Franciscains “ en souvenir des services rendus à Christophe Colomb.”

Un Franciscain qui croyait aux antipodes. — La *Revue Franciscaine* de France dit que le livre de Pierre d'Ailly : *L'Image du Monde*, lu et médité souventes fois par Christophe Colomb, copié presque littéralement par Roger Bacon, le célèbre Franciscain du XIII^e siècle, sur la question des antipodes. Voici les paroles de Bacon : “ La mer ne couvre pas, comme on le prétend, les trois quarts du globe. *Dijà il est évident* qu'une grande partie du quatrième quart doit se trouver *au-dessous* des régions que nous habitons ; car l'orient est rapproché de l'occident. La mer qui les sépare, ne dépasse pas la moitié de la Sphère terrestre. . . qu'y a-t-il donc d'étonnant à ce que plus de la moitié du quatrième quart de la terre nous soit inconnue ? ” (*Opus majus*).

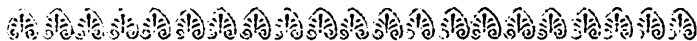
Articles de famille. — Il nous manque quelques articles dans la Revue pour nous trouver mieux unis en famille.

1^o RELATIONS : Si les secrétaires ou les Supérieurs des Discrétaires voulaient nous envoyer une relation de tous les événements édifiants, des œuvres spéciales qui se font dans les Fraternités, — en nous permettant, bien entendu, quelques corrections ou suppressions ou additions, — les Tertiaires seraient mieux unis, prendraient mutuellement part à ce qui concerne les uns et les autres ; tous seraient édifiés du bien de chacun. Nous espérons recevoir de ces relations intéressantes, qui seront l'apanage de tous.

2^o NÉCROLOGES : Nous réclamons surtout ces relations aux décès des *Tertiaires* ; que pour chacun on veuille nous donner au plus tôt et autant que possible les noms et prénoms de la personne, son âge, son nom de religion, si elle en a pris dans le Tiers-Ordre, la date de sa prise d'habit, de sa profession ; la date et le lieu de sa mort. Chacun d'entre nous a intérêt à avoir son nom inscrit sur ce nécrologe ; ses frères prieront pour lui ; ne méprisons pas ces suffrages. La Règle nous unit jusqu'après la mort. — S'il y a quelque chose intéressant à dire du défunt, n'en privons pas nos frères, rendons gloire à S. François et à Dieu.



CORRESPONDANCE DE ROME.



Eloge du Venerable Leopold de Gaiche, Franciscain. — Comme je vous l'avais annoncé dans ma dernière lettre, le Souverain Pontife a daigné approuver, en séance solennelle,

le 8 septembre dernier, les décrets concernant la béatification des Vénérables Bianchi, Baldinucci et Majella, et le décret reconnaissant les miracles obtenus par l'intercession du Vénérable Léopold de Gaiche, des Mineurs Réformés.

Le T. R. P. Raphael d'Aurillac parla au nom du Rme Père Général, occupé en ce moment à la visite canonique de la Province de Venise et implora sur tout l'Ordre Séraphique la bénédiction de son illustre Protecteur. Prenant alors la parole, le Souverain Pontife fit de notre Vénérable Léopold un magnifique éloge dans un discours que nous sommes heureux de reproduire, persuadé que cette lecture sera utile et agréable à nos chers lecteurs.

“ Ame particulièrement chère à Dieu, il correspondit généreusement, dès sa plus tendre enfance, aux grâces de choix dont le prévint la bonté divine. La piété, l'humilité, la douceur resplendissaient sur le visage du jeune adolescent ; sa modestie et sa pureté étaient pour tous un objet d'admiration et d'édification. Peu à peu il sentit croître dans son cœur un désir de plus en plus ardent de se consacrer tout entier au Seigneur et de gravir les degrés de la perfection évangélique, en pratiquant les vertus les plus difficiles et en marchant sur les traces du Divin Maître.

“ Aussitôt qu'il en eut obtenu la permission, il dit adieu au monde, revêtit l'humble bure des Frères Mineurs, entra dans la Famille Séraphique, et parvenu au comble de ses vœux, il se renferma dans le cloître, où il joignit à la parfaite observance de la Règle de son Institut la vie la plus rigide et la plus austère, appliqué entièrement à la mortification et à la contemplation des choses célestes. Les murs du Couvent de Montelucco, qu'il a élevés et sanctifiés, redisent encore ses veilles, ses flagellations et ses dures pénitences. Là s'alluma dans son cœur la flamme de cette charité surhumaine qui, devenant chaque jour plus ardente, l'arracha au cloître avec la permission de ses supérieurs et le porta à évangéliser le peuple pendant une grande partie de sa vie.

“ Le Vénérable Léopold n'avait rien qui pût plaire aux yeux du monde ; il était maigre et décharné, il avait l'extérieur rude et peu poli, il n'avait guère étudié les sciences humaines et cependant telle était l'ardeur de son zèle, telle était, par la grâce de Dieu, l'efficacité de sa parole, qu'il amollissait les cœurs les plus obstinés et les amenait au repentir. Il entraînait à sa suite une multitude de fidèles, comme de voir se renouveler dans cet humble *fratello* les prodiges de S. Bernardin et de S. Léonard. Sa mémoire est encore en bénédiction dans les contrées qu'il a évangélisées et spécialement dans l'Ombrie.

“ Cette mémoire Nous est extrêmement chère à Nous aussi. Comme vous l'avez entendu dans la lecture du décret, lorsque nous gouvernions l'Église de Pérouse, Nous allâmes plusieurs fois à Gaiche visiter la terre natale du Vénérable et la maison de son Père. *Il y a plus de quarante ans que nous le prions tous les*

jours, et ce n'est pas en vain que nous avons invoqué sa protection. C'est une grande joie pour nous de proposer ce Vénéral Serviteur de Dieu à l'imitation des fidèles et de pouvoir l'associer aux autres Vénéralés, à qui, l'année prochaine, s'il plaît au Seigneur, nous décernerons les honneurs des autels, pour la plus grande gloire de Dieu, pour l'exultation de la Sainte Eglise, et, si tel est le bon plaisir de Dieu, en souvenir de notre Jubilé épiscopal.

“ C'est dans l'espérance de l'heureux événement que, de toute l'affection de notre cœur, Nous vous accordons à tous ici présents la bénédiction apostolique.”

Le nouvel Archevêque de Sardique. — Le jour de Notre-Dame des Sept Douleurs, le Rme Père Bernardin de Portogruaro a reçu, dans l'église S. Antoine, la consécration épiscopale, des mains de Son Éminence le Cardinal Parvechi, Vicaire Général de Sa Sainteté. Le prélat consécrateur était assisté de deux évêques franciscains, Mgr Potron, évêque titulaire de Jéricho et Mgr Falconio, évêque de Lacedonia. Une assistance d'élite très nombreuse était venue donner au nouvel Archevêque de Sardique une preuve d'estime et d'affection. Plusieurs évêques, des chefs d'Ordre religieux, des membres des Congrégations ecclésiastiques s'étaient unis à la Famille Franciscaine, pour féliciter le nouvel élu et lui souhaiter de longues années encore. Né en 1822, le Rme Père Bernardin n'avait que 17 ans, lorsqu'il entra dans l'Ordre ; il fut employé encore jeune au ministère de la prédication, et il parut avec succès dans les chaires de Venise, de Bologne et de Milan. Après avoir rempli diverses charges dans sa Province et dans la Curie généralice, il fut élu Ministre Général de tout l'Ordre, le 19 Mars 1869, et pendant 20 ans, il remplit avec un zèle admirable cette charge délicate et difficile.

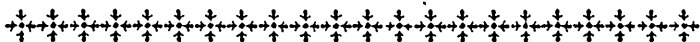
Mort du Cardinal Howard. — Un nouveau deuil est venu s'ajouter aux précédents parmi les membres du Sacré Collège. Le Cardinal Howard est mort à Brighton, en Angleterre, où il s'était retiré depuis quelques années. Né en 1829, il appartenait à une ancienne famille de la noblesse anglaise ; il fit ses études à Rome et rendit d'éminents services dans les Congrégations, notamment à la Propagande. Pie IX le préconisa archevêque de Néo-Césarée en 1872, et dans le consistoire du 12 Mars 1877, il lui conféra la dignité Cardinalice avec le titre des saints Jean et Paul.

Mort d'un envahisseur des Etats Pontificaux. L'envahisseur des Etats Pontificaux, le Général Cialdini, vient de mourir à Livourne, après une longue et pénible agonie : il semble que le Seigneur dans sa miséricorde ait voulu lui accorder le temps de se reconnaître et de mourir pénitent.

Jeune encore, il se révoltait contre son propre souverain, le duc de Modène, et plus tard contre son souverain spirituel, le Vicaire de Jésus-Christ. C'est lui qui envahissait le territoire pontifical,

le 11 Septembre 1860, et avec des forces dix fois plus considérables, massacrait les valeureux défenseurs de l'Eglise, dans les champs de Castelfidardo qu'il arrose du plus pur sang de la France et des autres nations catholiques. C'est lui encore, qui, au siège d'Ancône, faisait continuer cinq heures durant, le bombardement de la ville, après que le drapeau blanc eût été hissé; c'est lui encore, qui, au siège de Gaete, permettait à l'artillerie, qui était sous ses ordres, de diriger ses coups sur les hôpitaux de la ville, et livrait aux flammes deux villes du royaume de Naples dont le seul crime était la fidélité au Souverain légitime. L'histoire impartiale le jugera sévèrement; puisse le Seigneur ne l'avoir jugé que dans sa miséricorde lorsqu'il a paru au redoutable tribunal!

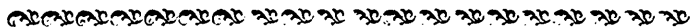
FR. BONAVENTURE DE ROUBAIX.



FAVEURS OBTENUES

PAR L'INTERCESSION DE

Notre Bon Frère Didacé.



Montreal, 9 Novembre. --- Remerciements pour une grâce signalée.

Prions pour nos chers Défunts.

Dame Narcisse Guilloult, tertiaire, décédée à Ville
Maisonneuve, le 6 Octob e.

Dame Coutu, tertiaire.

Dame Decary, en religion Sœur François d'Assise, dé-
cédée le 19 Octobre, après 6 ans de profession.

Dame Evillina Fergeron, en religion Sœur Jésus Marie
Joseph, décédée à Montréal le 4 Novembre, âgée de 18
ans, après 17 jours de profession.

Dame Vanier, épouse Hotte, décédée à Ste Rose, à
l'âge de 78 ans.

R. I. P.

TABLE DES MATIÈRES

ANNÉE 1892

Jesus-Christ.

Connaître Dieu et Jésus-Christ, p. 26, 57, 86, 103, 134, 186, 207, 266, 297, 329, 359. — Jésus au berceau, p. 21. — Vraie dévotion au Sacré-Cœur, p. 189. — Précieux Saug, p. 221.

Vierge Marie.

Immaculée Conception, p. 52, 104, 139, 168, 217, 236, 263, 294, 326, 357. — Une mère qui sauve la vie à son fils, p. 95.

Saint-François.

Sa vie, p. 2, 33, 65, 97, 129, 161, 193, 225, 257, 289, 321, 353. — Faveur obtenue par lui, p. 351.

Saints et personnages edifiants de l'Ordre Seraphique.

Reconnaissance à S. Antoine, p. 149. — Enfants martyrs, p. 302. — Un martyr du T. S. Sacrement, p. 211. — Frère Didace, p. 213. — Faveurs obtenues par lui, p. 16, 89, 118, 155, 244, 351. — Christophe Colomb, le grand navigateur tertiaire, p. 10, 71, 141, 198, 272, 305, 334, 366. — Jean-Baptiste Laroudie, un tertiaire du XIX^e siècle, p. 47, 107, 166, 231.

Franciscains.

1^{er} Ordre. — Lettre encyclique du R^{me} Père Général, p. 173. — Missions de l'Ordre de S. François, p. 121, 156. — Lettre de Chine, p. 19. — Syrie, dévouement des Franciscains, p. 28. — Chine, p. 63, 79. — Franciscains aux inondations d'Espagne, p. 23, 55.

2^{me} Ordre. — Un couvent de Clarisses menacé de ruine, p. 154.

Piété et Règle.

3^{me} Ordre. — Le Tiers-Ordre dans le présent, p. 6, 74, 100, 150, 164, 201, 233, 282, 317, 347. — Peles Seraphiques, p. 179, 219, 245. — Quelques réflexions sur le Tiers-Ordre Franciscain, p. 181. — Explication de la Règle, p. 338, 368.

Membres Tertiaires.

Le Pape tertiaire à Léon Harmel tertiaire, p. 17. — Une tertiaire canadienne, p. 126.

Fêtes.

Pèlerinage à Joliette, p. 252. — Fête du grand pardon, p. 285. — La S. François, p. 351.

Nouvelles et visites des Fraternites.

Fraternités de Québec, p. 37.—S. Laurent, p. 69.—La Baie S. Paul, p. 91.—Charlevoix, p. 158.—Joliette, p. 195.—Buenos Ayres, p. 197.—Lima, p. 242.—S. Agapit, p. 316.—S. Joseph de Lévis, p. 350.—Erection de deux Fraternités à S. Simon, p. 377.

Necrologie.

Pages 64, 128, 160, 256, 288, 320, 384.—Fleur cueillie, p. 127.

Petite Correspondance.—Page 149.

Bibliographie.—Pages 224, 255.

Chronique.

Chronique franciscaine, p. 378.—Correspondance de Rome, p. 14, 49, 83, 115, 136, 171, 204, 239, 279, 310, 342, 381.—Lettres de France, p. 59, 123, 132, 314.

Varietes.

Souhais de nouvel an, p. 1.—Juiveries, p. 32, 90, 158.—Reliques à Aix la Chapelle, p. 276.—Belle parole de parents chrétiens, p. 310.—La Vierge qui pleure, p. 346.—Une excursion au Lac S. Jean, p. 374.—Faut-il aller au théâtre, p. 95.—Alcoolisme, p. 148.

Terre-Sainte.

Chronique.—Combat à Bethléem, p. 30.—Attentat à Bethléem, p. 42.—L'affaire de Gethsémani, p. 110.—Sauvetages du "Tchihatchoff" et du "Seignelay," p. 81.—Les récompenses des sauveteurs, p. 214, 251.

Sanctuaires.

Paroisse latine de Bethléem, p. 144.—Pèlerinage annuel à Béthanie, p. 175, 269.—Pèlerinage au Jourdain, p. 372.—Œuvres, p. 247.—Atelier de S. Joseph, p. 300.—Une veillée d'armes au Jardin des Olives, p. 331.

Gravures.

Frère Didace, p. 213.—S. François, p. 290.

